

Céline Wiechert

# La couleur de l'évidence



Céline WIECHERT

## La Couleur de l'évidence

© Céline WIECHERT, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-5335-8

Couverture : Boris Moreno

**Librinova**”

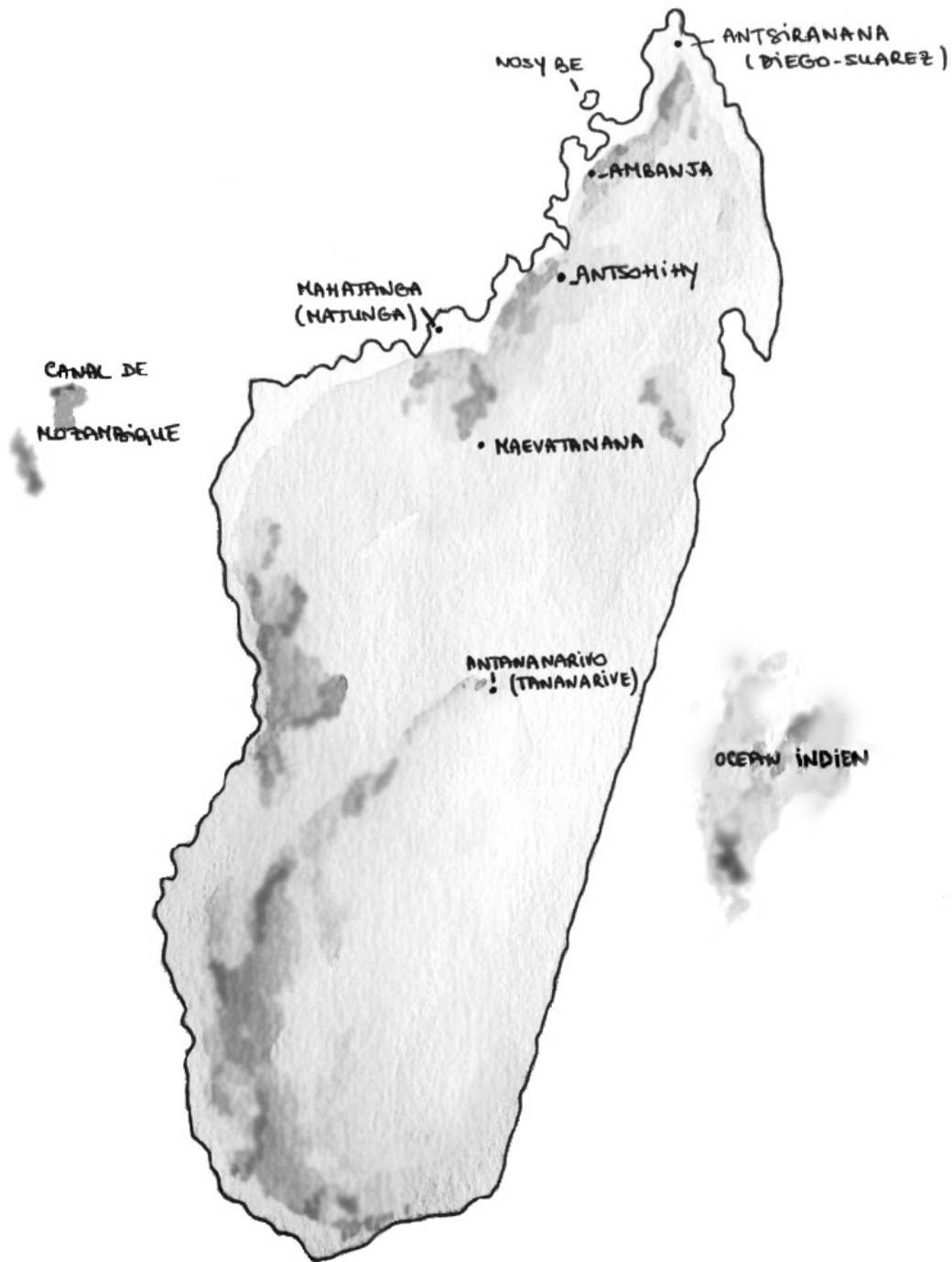
[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Exister, c'est oser se jeter dans le monde.*

Simone de Beauvoir





\*

Encore un, un nouveau, un foutu frisottis blanc. Le miroir semble m'en offrir chaque jour davantage. Chacun d'eux sur mes cheveux bruns me rappelle que j'ai depuis quelques années passé la trentaine. Me sentirais-je moins vieille si j'avais les cheveux blonds ? Les quarantièmes rugissants me guettent. Je vais atteindre ma trente-neuvième année, et déjà j'ai le sentiment d'être au cœur de la tourmente du milieu de vie.

Je sors un carnet aux pages blanches de grain moyen. Le dessin, je m'y suis longtemps essayée et de nombreuses fois j'ai abdiqué. Pourtant, crayonner et esquisser sont des verbes que j'ai longtemps conjugués et que j'aurais voulu décliner dans mes envies les plus enfouies.

J'ai envie de dessiner un nouveau moi. Plus sain. Moins vain.

Je voudrais que ce nouveau moi, celui qui se pointera dans quelques mois, lorsque je deviendrai quadra, soit avec un crayon au creux des doigts.

Je retrouve mon 2B dans le tiroir de la commode du salon, je lui fais peau neuve en le taillant légèrement, puis j'ouvre un carnet de croquis maintes fois entamés, jamais terminés. Je me lance. Je vais le dessiner ce nouveau moi, je vais lui rectifier les hanches et les cuisses, lui éradiquer les cheveux blancs, et lui enlever les ridules ingrates qui lui égratignent le visage. En faire une femme forte. Et heureuse peut-être. Pour ça, il faudra que le coup de crayon se décide à être bon. Que le souvenir de mes années aux Beaux-arts ressurgisse assez vite pour que je ne me désarme pas trop rapidement. Parce que déçue je vais l'être sûrement. Mais j'aimerais bien retarder l'aigreur de la désillusion, et laisser les premiers coups de crayon réussir à faire quelque chose de moi.

Je regarde le salon, témoin de nos pas pressés du matin. Sacha et Théa sont à l'école et la maison est en vrac. Il y a des jours comme ça où rien ne va, même quand on est une maman au foyer. Certes, j'aurais dû, avec le temps, parfaire la gestion du rituel quotidien de la phase réveil, petit-déjeuner, brossage de dents, habillage et coiffage des deux trésors -parfois enflammés- de ma vie. Mais ce rituel je l'avais pour moi aussi. Et je lui ajoutais deux pauses minutées à la nicotine, l'une en pyjama sur le perron de la maison qu'il y fasse vingt ou zéro

degré -et cela sitôt mon thé avalé-, l'autre juste avant de partir à l'école. Cette dernière ne se consumait qu'un jour sur deux, le jour où tout se passait bien. Quant à la première, elle me ramenait bien souvent à la réalité intérieure du foyer, une dispute ou un bobo l'écourtait bien souvent.

Je prenais aussi le temps d'un maquillage éclair, apposant un peu de noir sur mes cils pour ouvrir un regard souvent fatigué, un peu de fard sur mes joues ternes, et du beige rosé sur mes lèvres. La minute que cela me prenait ne perturbait pas vraiment la gestion de notre préparation à tous les trois. Et cette minute, je la voulais pour moi. Je la prenais tous les matins. Car j'étais une mère au foyer, certes, mais j'étais une femme aussi. Ma pâleur m'indisposait depuis toujours, et je ne supportais pas de sortir sans avoir, au préalable, colorisé un peu mon visage.

Avec le temps, j'avais appris à optimiser ce début de journée inlassablement répété, et nous étions toujours à l'heure, ou presque. Ce matin, c'était presque. J'avais oublié de préparer hier le sac de piscine de Théa qui savourait chaque jeudi les joies du barbotage avec sa classe de grande section. D'habitude, je le préparais le mercredi après-midi. Mais ces derniers temps, mon sens de l'organisation me fuyait, et les quelques minutes passées à rassembler le kit piscine de ma fille nous avaient aujourd'hui mis dans le presque en retard.

J'ai déposé Théa dans le coin lecture sur le petit sofa vert pomme de sa classe et laissé Sacha rejoindre le portail de l'école élémentaire quelques mètres plus loin. Je les ai embrassés, leur ai dit que je les aimais. J'ai pris ce temps-là, comme tous les matins. Alors le « à l'heure », le « en retard », le « presque » ou le « presque pas » n'avaient finalement plus vraiment d'importance. Ils emportaient un peu d'amour maternel pour la journée. Je sais bien que très vite ces moments d'amour matinaux, ces moments d'amour tout court ils n'en voudraient plus. Parce qu'ils allaient grandir. Et qu'en grandissant, ils s'éloigneraient de moi et de mes gestes de tendresse. Alors j'en profitais encore un peu, en espérant que cela dure le plus longtemps possible.

J'ai déposé les enfants, et de retour à la maison, je me dis que, pour aujourd'hui, le salon pourra vivre avec une brosse à cheveux et les restes du petit-déjeuner sur la table à manger. En tout cas, pour une fois, moi j'y survivrai. Ce qui compte maintenant, c'est mon café et mon 2B. Ce qui compte ce matin, c'est moi.

Mon premier trait de crayon apposé sur le papier, je ressens un plaisir que j'avais longtemps occulté. Il remplit d'un seul coup mes poumons d'un renouveau. Je me sens vivante.

Sourire aux lèvres, j'ai de la joie dans les doigts à dessiner cette silhouette qui m'offre une nouvelle perspective de vie. Je soupire et trace deux lignes obliques pour suggérer mon buste. La pointe de mon crayon entame les lignes du jean sur le contour des jambes. Mais elle glisse mes formes dans un frêle trente-huit, écorchant un peu mes quilles qui frôlent, avouons-le, une ou deux tailles de plus. Sur le buste de l'esquisse, je pose un haut fluide lâché sur des épaules plus fines. Autant profiter de tous les gommages qui me sont aujourd'hui permis. Puis, le crayon couché sur la table à côté de ce début de création, la tête posée entre mes mains, je regarde la silhouette qui se joue pour l'instant de mes formes actuelles. Pour devenir réelle, elle va m'imposer une séance supplémentaire de gym par semaine, un régime, et pour une fois, de la rigueur dans son suivi. Je pourrais le commencer dès maintenant en arrêtant de chiper les barres chocolatées de mes enfants. J'en achète chaque vendredi pour leur goûter amélioré de fin de semaine, en me disant chaque fois que la boîte pourrait leur faire au moins deux ou trois vendredis. Et une incontrôlable envie me pousse inévitablement à les achever honteusement chaque vendredi soir. Le circuit est malheureusement bien rôdé et mes cuisses commencent largement à en afficher les dommages collatéraux.

Je reprends le crayon, le fait rouler entre mes doigts quelques secondes. J'ajoute alors des bottines noires à légers talons pour m'affiner un peu. Je garde la longueur de mes cheveux qui recouvrent un peu mes épaules. Mais j'y apporte un changement frais avec une frange bombée. Et je colore le tout en noir. Les fêlures blanches de ma chevelure sont parties, j'ai déjà rajeuni. Peut-être pourrais-je aussi ajouter un mince trait noir au-dessus des yeux...

À l'instant même où ma main droite se détache de mon visage pour reprendre le 2B et se charger de mon regard, ma silhouette élargit un sourire que je lui avais pourtant fait bien discret. Je sursaute. J'ouvre les yeux plus grands. Voilà que les filets noirs se tordent et se détachent comme lorsque l'on tente désespérément de détacher un autocollant aux formes tarabiscotées de son support sans le déchirer. La forme prend place, comme suspendue par un fil imaginaire. Seul lien avec le papier, les talons et le bout des chaussures. Elle me regarde, une main sur les hanches. Je ne lui avais pourtant pas dessiné



d'assurance particulière. Elle regarde la montre dont j'avais tracé deux aiguilles sur le poignet droit. C'est alors que le trait du pied droit se décolle du papier pour faire un pas sur sa droite. Puis le gauche se lève et se pose un centimètre plus loin. Deux pas de plus et ma silhouette sort de la feuille lisse et sage. Elle prend sa route. Je la regarde partir. Des fluides malades semblent assaillir mon crâne. Ma silhouette se gausse et se taille elle-même d'autres contours de vie. Je vois les traits noirs flotter dans l'air et défiler sur les meubles et le mur blanc aux parcelles pointillistes largement colorées des enfants qui jouent souvent aux artistes peintres dans le salon. Puis je la vois sortir par la fenêtre qui donne sur la véranda. La voici sur le bitume devant le n°12, rue des Œillets.

Une ligne est franchie. Celle de la folie, celle de la maladie, de la fatigue ou bien de la fin. C'est la plus simple explication de l'expérience mentale inédite qui m'emporte. Quelle incroyable folie que celle d'une mère fatiguée, d'un être en perdition dans sa féminité et dans sa ligne de vie. Je regarde le désordre autour de moi, bois la dernière gorgée de café qu'il reste dans ma tasse. Elle est froide, je grimace mais tant pis je l'avale. Il est temps de retrouver mon canapé, de m'y allonger et d'y reposer mes neurones un tantinet abîmés.

Je pense alors : « Quand même elles étaient jolies mes nouvelles formes. »

Le plaid remonté sur mes jambes, un sentiment d'apaisement et d'isolement aidant, je m'assoupis.

\*

Ma silhouette hume l'air frais de ce nouveau mois printanier. Elle avale la fraîcheur du ciel bleu de la fin de ce mois de mars qui annonce la venue prochaine des beaux jours. Peu à peu, les volumes prennent place dans les traits ébène. À l'embranchement de la rue des Œillets et de celle des Pétunias, la vie se matérialise dans l'esquisse. À celui de la rue des pétunias et de celles des Jonquilles, elle est moi. Au n° 36 de la rue des Platanes, elle est moi... en mieux.

La silhouette pose le talon qui la maintenait il y a quelques minutes encore à ma création picturale sur le plancher du bus n°3 qui relie le paisible lotissement de La Madeleine au centre-ville de Vannes. Derrière le cinéma d'art et d'essai sur la rive gauche du port, à deux rues montantes de là, ma silhouette dégage son enthousiasme en assénant un grand coup d'index à la sonnette d'un vieil immeuble à la façade grège.

Deux minutes s'écoulent, une voix sourde finit par poser un « Moui » sur l'interphone grésillant :

— Soy yo<sup>1</sup>, lance ma silhouette tout près du boîtier.

Le bruit de l'ouverture de la porte résonne quelques secondes et les pas gravissent avec légèreté les deux étages qui mènent à une porte entrouverte. Elena y est adossée. De sa bouche sort un long bâillement. S'ensuit un bonjour plutôt plat.

— Entre ! Tes fauves sont à l'école ?

— Ne sont pas des fauves Elena. Mais oui, ils sont à l'école.

Sourcils froncés, Elena me jette un :

— Tu as coupé ça quand ?

— Ce matin. Envie de rajeunir. Tu vois j'ai perdu mes cheveux blancs, et j'ai une frange de jeunette. J'avais une teinture en boîte qui traînait dans le placard de la salle de bain. Et j'ai trouvé une super méthode pour couper sa frange soi-même. Je te passe le détail de l'opération, j'ai dans l'idée que tu ne vas pas t'y intéresser beaucoup.